

**Lieke Marsman**

**LE CONTRAIRE  
D'UNE PERSONNE**



**Traduit du néerlandais (Pays-Bas)  
par Daniel Cunin**

**Rue de l'échiquier fiction**

ce matin  
qui diffuse une menaçante  
intermodalité  
comme s'il convenait de savoir  
que cet été est le même  
depuis 1986  
comme s'il était possible de désigner quelque chose  
pendant plus d'une seconde  
cette lumière  
qui semble provenir du passé  
comme si quelqu'un tenait là un miroir  
en nous la renvoyant, lumière  
et le même miroir  
qui maladroitement essaie  
de retenir cette lumière  
laquelle s'entuit, lumière  
en raison de ce que cela signifie  
être un miroir  
de même que deux personnes  
qui se quittent un matin  
en raison de ce que cela signifie  
être deux personnes  
et l'on pourrait bien entendre placer  
en face un autre miroir  
pour la renvoyer, lumière  
pour l'empêcher de fuir, personne  
mais cette régression sans limites :  
miroir et miroir  
personne et personne

**un matin**





## **un matin**

ce matin  
qui diffuse une menaçante  
intemporalité  
comme s'il convenait de savoir  
que cet été est le même  
depuis 1986  
comme s'il était possible de désigner quelque chose  
pendant plus d'une seconde  
cette lumière  
qui semble provenir du passé  
comme si quelqu'un tenait là un miroir  
en nous la renvoyant, lumière  
et le même miroir  
qui maladroitement essaie  
de retenir cette lumière  
laquelle s'enfuit, lumière  
en raison de ce que cela signifie  
être un miroir  
de même que deux personnes  
qui se quittent un matin  
en raison de ce que cela signifie  
être deux personnes  
et l'on pourrait bien entendu placer  
en face un autre miroir  
pour la renvoyer, lumière  
pour l'empêcher de fuir, personne  
mais cette régression sans limites :  
miroir et miroir  
personne et personne



# **Rester chez soi**

# soi chez Rester





Enfant, j'aimais m'imaginer concombre. Le soir, couchée les bras le long du corps, sous ma couette « dinosaures », les jambes bien à plat ou un peu ramenées vers mon ventre, je tentais de prendre pendant quelques instants la forme de mon légume préféré. *J'suis un concombre, j'suis un concombre, j'suis un concombre*, chuchotais-je à mon moi de huit ans, jusqu'au moment où je me disais qu'un concombre, ça ne chuchote pas. Alors, je me mettais à réciter mentalement mon mantra, jusqu'à ce que je me rende compte qu'un concombre, ça ne se parle pas non plus à soi-même. Mais en général, au moment en question, j'avais déjà sombré dans un doux et profond sommeil. *Nota bene* : il s'agit d'une époque où la *mindfulness* n'existait pas encore, où la méditation passait pour une chose tellement exotique que le terme lui-même suffisait à faire paniquer la plupart des gens.

Avec mes parents et mon frère Carl, nous vivions dans un quartier résidentiel construit à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, à la périphérie d'une ville de province de moyenne importance. Les maisons de notre rue étaient en briques blanches jointes par du ciment gris clair. La plupart des habitants avaient peint leurs chambranles en bleu, en rouge ou en jaune : couleurs primaires qui tranchaient avec celle des briques. Comme le quartier comptait nombre d'enfants, les voitures ne pouvaient dépasser les trente kilomètres à l'heure. Pareilles à des bêtes pataudes, les familiales se traînaient jusqu'à l'école ou au bureau, bisons paissant dans une steppe de trottoirs rectilignes et de terrains de jeu rectangulaires. Tard dans la soirée, il arrivait toutefois qu'on entende une voiture démarrer en trombe. Et même, de temps à autre, un scooter.

Avec leur prime de vacances, les gens de la rue achetaient qui un nouveau parasol, qui un nouveau Kärcher. Ou se payaient, bien sûr, des vacances. Comme nous, la majorité de nos voisins ne quittaient pas la Hollande, optant soit pour un parc de bungalows de la Veluwe, soit pour un camping au bord de la mer du Nord ; cependant, à la fin du mois d'août, il arrivait qu'une famille bronzée s'engage dans la rue après un séjour de trois semaines dans une caravane et une tente de réception sur un carré d'herbe espagnole. Ces voisins allaient en mettre plein la vue aux autres lors du barbecue que le quartier organisait chaque année, le premier week-end de septembre.

Ma chambre, exiguë, tout juste huit mètres carrés, avait le mérite de n'être qu'à moi. Il y avait un lit, une commode de rien du tout vert foncé et un bureau Ikea. J'étais amoureuse de P., un garçon de ma classe, et j'avais gravé son prénom sur ce meuble (en réalité sur le panneau poussé contre le mur, pour que personne ne le découvre jamais). Bien que toute petite encore, j'avais insisté pour qu'on tapisse ma chambre d'un papier peint moucheté de vives couleurs, suggérant une cascade sans fin de confettis, et mon rituel à l'heure du coucher, outre m'imaginer concombre, consistait à arracher de minces bandes de ce papier peint.

Se figurer ce que c'est qu'être une chose, un légume, un concombre – une chose qui certes pousse, mais qui n'éprouve aucune sensation –, c'est exiger le maximum de notre capacité d'empathie. Le plus souvent, on entend par empathie : saisir ce que l'autre ressent ; mais ressentir la même chose que ce qui en propre ne ressent rien, cela revient à dire qu'il faut ressentir *rien*. Cela, non pas de façon à échapper un instant, par chance, aux émotions du quotidien, mais de façon à ce que ressentir quelque chose relève désormais de l'*impossible*.

Le moment où un enfant remarque qu'il y a des choses en train de changer en lui est en général considéré comme celui où il prend conscience de son identité ; pour ma part, je me suis pour la première fois livrée à une *inspection* critique au moment où j'ai pris conscience que je *ne* pouvais être *ni* quelque chose *ni* quelqu'un d'autre. Quand on ne peut être une autre personne, mieux vaut faire en sorte d'être, quoi qu'il en soit, autant que possible, soi-même. Pareille forme de nombrilisme pourrait être une expression de narcissisme, mais tout aussi bien une expression de modestie. N'est-on pas le seul sujet sur lequel on a autorité ? Toute assertion sur autre chose que soi-même témoigne en l'occurrence d'un certain orgueil.

Les résultats de mon inspection, consignés dans un petit cahier :

- Ida, 8 ans
- Cheveux noirs
- 1 m 28,5
- Sera plus tard professeure d'université ou directrice
- Gros grains de beauté sur la hanche gauche et l'épaule gauche
- Une grande cicatrice sur le bras droit (barbelés)
- Parents : 2
- Frère : Carl, 12 ans
- Hobbies : lire, dessiner
- Héros : Donald Duck
- Légume préféré : le concombre

À l'heure actuelle, une étude similaire donnerait :

- Ida, 29 ans
- Cheveux noirs, premières lueurs grisonnantes
- 1 m 76

- N'est pour l'instant pas encore professeure ni directrice
- Mais climatologue
- Sans travail, mais bon
- Gros grains de beauté sur la hanche gauche et l'épaule gauche, et une myriade de petits éparpillés sur le corps
- Un tatouage (côté de la cage thoracique)
- Une grande cicatrice sur le bras droit (barbelés), une grande cicatrice sur le genou gauche, pas mal de petites cicatrices
- Hobby : lire
- Héroïne : Naomi Klein
- Légume préféré : le brocoli

## 2

«Ça va commencer, non ? je demande.

– J'en sais rien.

– Ça fait un quart d'heure qu'ils devraient être sur scène.

– Un des comédiens a peut-être un trou de mémoire.

– Ou une crise cardiaque.

– Attends, j'ai l'impression qu'ils tamisent les lumières.»

La femme qui occupe le fauteuil à mes côtés et moi-même nous sommes rencontrées voici une semaine, lors de la fête d'anniversaire de Steven, un ami commun, connu pour emprunter de l'argent à tout le monde et ne le rendre à personne, si ce n'est sous la forme d'objets dont on n'a aucun besoin. Alors qu'il me conduisait dans sa chambre pour me montrer un antique set de badminton – il me doit encore 80 euros –, je l'ai entraperçue pour la première fois. Elle se tenait près de la porte de la cuisine, toute seule, sans toutefois inspirer la moindre pitié : une petite et belle femme dans un ensemble en jean. Main plantée sur la hanche. Elle m'a regardée, droit dans les yeux. Il m'a fallu quelques secondes pour comprendre que Steven me tirait par la manche et criait mon prénom en espérant couvrir la musique.

Le reste de la soirée, je ne suis pas parvenue à faire abstraction de sa personne. Heureusement, la conscience de sa présence diminuait à mesure que la quantité d'alcool que j'absorbais augmentait, si bien que vers deux heures du matin, j'ai osé lui adresser la parole. Elle s'est présentée : Robin, trente-deux ans, habitant à Amsterdam depuis peu et travaillant à une thèse sur Giacomo Leopardi. Après qu'elle m'eut raconté une anecdote sur la vie intime malheureuse de l'écrivain italien («L'amour

de sa vie l'a rejeté parce qu'il puait! »), je l'ai invitée au théâtre, non sans opérer une transition passable sur ma propre vie amoureuse malheureuse (« mais pour autant que je sache, je ne pue pas »).

Nous voilà de fait dans la grande salle dont on vient de tamiser les lumières. Par moments, nos cuisses se frôlent ; la représentation des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq est sur le point de commencer. Dans le reste de lumière, nous faisons semblant d'étudier attentivement le dépliant qui nous a été remis à l'entrée. Prochainement, je lis, la petite salle du théâtre va accueillir un après-midi dédié au cinéma asiatique. J'avale une trop grande gorgée de bière, me mets à tousser.

Le rideau se lève, de la musique house retentit. Un homme d'âge moyen monte lentement sur scène en criant quelque chose à l'intention de la femme qui le suit, à une dizaine de mètres. Elle a les cheveux noirs et courts. Comme Robin. Je cligne des yeux à quelques reprises car un spot s'allume.

Par instants, je me laisse entraîner par les dialogues et les monologues, mais pour être honnête, je perds le fil de l'histoire à plusieurs reprises, surtout après l'entracte. Je ne parviens pas à faire abstraction de l'article sur les bombes atomiques que j'ai lu cet après-midi. Un éclair, qu'ils disent. Un flash, et si on est chanceux, on entend une déflagration, comme pendant un orage ; en réalité, la plupart des gens ne sont plus là pour l'entendre. Voici quelques semaines, j'ai terminé mes études en sciences de la Terre ; ce matin, j'ai récupéré mon diplôme au secrétariat – je peux enfin choisir moi-même les sujets que je souhaite approfondir et, d'une façon ou d'une autre, j'ai décidé de commencer par les catastrophes nucléaires.

Les comédiens exécutent une dernière courbette. Robin effleure ma main et me demande ce que je pense de la pièce.

Si l'on se trouve dans une salle de théâtre, on ne voit sans doute pas le flash. Enfin, je ne peux l'assurer, puisque, dans certains cas, il est mille fois plus puissant que l'éclair d'un orage et, qui sait, quelqu'un aura peut-être laissé une des portes entrebâillées? « Bien, je dis, très réussi. Le comédien aux cheveux longs m'a vraiment touchée. »

Tendant mon numéro à la jeune fille qui tient le vestiaire, je lui adresse un sourire. Le nom de code de l'avion qui a largué la bombe sur Hiroshima était *dimples*, autrement dit « petits creux », plus précisément ceux des joues d'une personne qui sourit, les « fossettes ». Ayant retrouvé nos vélos, Robin et moi, nous nous quittons. Je lui promets de l'appeler bientôt. Elle se penche alors et pose un baiser furtif sur ma bouche.

Chez moi, j'allume la télé pour voir s'il y a de « grandes » nouvelles. Grande, cela veut dire que la chaîne d'info en continu y consacre de longues minutes ou du moins qu'un texte donné défile sous les images à une fréquence rapide. Cela peut être tout et n'importe quoi, mais apprendre une nouvelle de la sorte sous-entend qu'il y a de fortes probabilités pour que l'événement en question n'ait pas eu lieu dans notre voisinage immédiat. Ce soir, les nouvelles les plus importantes portent sur une convention collective dans l'impasse depuis pas mal de temps et sur un incendie dans le centre de Zwolle. Je zappe et tombe sur le résumé d'un match de foot au cours duquel un joueur prend un carton rouge à cause d'un tacle mal exécuté. Ses coéquipiers sont furieux, jusqu'au moment où, contre

toute attente, ils inscrivent le but de la victoire. Fou de joie, l'avant-centre qui a marqué enlève son maillot, ce qui va lui valoir à lui aussi un carton.

À côté de la faim, de la soif et de l'envie de baiser, le rythme imperturbable du sport à la télévision est ce sur quoi, en tant qu'être humain, on peut compter le plus : quoi qu'il arrive, ça revient chaque jour. Si une bombe atomique tombait sur la Chine mardi matin, les compétitions européennes se dérouleraient le week-end suivant comme si de rien n'était, brassard noir au biceps.

# 3

J'ai commencé par des études en sciences politiques. Quand je me suis intéressée au changement climatique, le sujet s'est en premier lieu imposé à moi comme une question essentiellement politico-philosophique. Comment concilier un problème tel que le réchauffement de notre planète, qui nécessite une solution à long terme, avec les vues à court terme de la plupart des politiciens ? À supposer que tout le monde dise qu'il faut faire quelque chose pour lutter contre le changement climatique, aucun gouvernement n'entend être le premier – ou le seul – à engager des dépenses en faveur de l'environnement. *Un vrai dilemme du prisonnier*, chaque professeur ne fait que le répéter.

Après un certain temps, tous les textes théoriques que nous absorbions me sortaient par les trous de nez. Sur le papier, les solutions et analyses conçues par les politologues semblaient magnifiques ; dans la pratique – enfin, bon, dans la pratique... c'est à peine si la pratique existe. Je me suis interrogée : quels politiciens prennent au sérieux les mètres de papier que la faculté pond chaque année ? Ayant conclu : « aucun », j'ai décidé de passer à des études qui me rapprocheraient, du moins je l'espérais, de la réalité. En troisième année, j'ai choisi comme option « Future Planet Studies », avant de suivre, durant une année de mise à niveau, des cours de sciences de la nature et de chimie. En définitive, j'ai été admise en master de sciences de la Terre. Au lieu de politique, je pouvais désormais m'occuper de ce qui commande la politique, en d'autres termes : les données chiffrées ou non chiffrées.

Au début de cette formation, je suis tombée sur le livre de Naomi Klein *Tout peut changer : Capitalisme et changement*

*climatique* (un livre qui a en effet tout changé pour moi)<sup>1</sup>. Des recherches ont montré, écrit-elle, que la mesure dans laquelle les gens croient en l'existence du changement climatique dépend de la solution que l'on avance pour résoudre le problème. Les libéraux conservateurs, par exemple, sont tout à fait disposés à croire que l'homme influence le climat dès lors que l'on propose de construire un plus grand nombre de centrales nucléaires pour sortir de l'impasse. En revanche, réduire les émissions de CO<sub>2</sub> en passant à l'énergie éolienne ou solaire aurait tendance à les rendre plus sceptiques encore. On pourrait dire que, dans de nombreux cas, ce sont effectivement les données qui commandent la politique, à condition que les décideurs en commandent.

Après notre premier rendez-vous, Robin et moi nous voyons régulièrement, et bientôt, pendant la semaine, l'une de nous reste dormir chez l'autre. Alors que son doctorat lui prend de plus en plus de temps, je n'ai, pour ma part, pour la première fois depuis des années, que peu à faire. Par ennui, je passe des heures à ranger ma maison. Je me mets même à repasser mes chaussettes et ma lingerie. Pour contrebalancer cela, je dois dire que ma recherche de fin d'études a été accueillie avec enthousiasme par le professeur qui a dirigé mon travail. Selon lui, le sujet, l'influence du forage de gaz de schiste sur la qualité des digues dans les provinces septentrionales du pays, est très actuel.

Dans une interview publiée par le périodique de l'université, j'explique que les pouvoirs publics continuent de soutenir nombre d'entreprises qui émettent de fortes quantités de CO<sub>2</sub> – compagnies pétrolières et fermes d'élevage intensif par exemple. Dans le monde entier, on accorde chaque année plus de 5 000 *milliards* de dollars d'avantages financiers aux énergies fossiles. Alors que

bien des exploitations et sociétés « vertes », pour bénéficier de subventions comparables, se voient contraintes de respecter des règles qui mettent leur activité en difficulté. On n'entend personne soulever le fait que cela est contraire au principe néolibéral du « laisser faire » que toutes les dites entreprises défendent.

L'interview est accompagnée d'une grande photo de ma tronche, laquelle incite mes amis à me taquiner car je fixe l'objectif avec un sérieux redoutable.

« Ma p'tite intello préférée », me dit Robin tout en arrachant doucement les pages du magazine pour les accrocher sur son tableau en liège. J'ai l'intention de passer le reste de ma vie avec elle, mais n'ose encore le lui avouer.

## 4

Alors que j'avais à peu près onze ans, les objets ont commencé à m'obséder. Les objets, je le savais, ne disent jamais rien de méchant. Ils ne disent jamais non plus quoi que ce soit de gentil ou de drôle, mais de cela, j'en prenais mon parti. J'ai donc collectionné toutes sortes de choses : cuillères à café, stylos à plume, capsules de lait, billes. Les concombres, je n'y pensais plus ; en revanche, il m'arrivait de m'imaginer moi-même table. Cela ne me coûtait aucun effort : je me sentais aussi pataude et statique qu'une lourde table en chêne, du genre de celle que nos voisins réformés avaient dans leur salle à manger. Le dimanche matin, toute la famille se rassemblait sur le trottoir devant la maison ; depuis la fenêtre de ma chambre, il m'était loisible de les étudier. Père et garçons coiffés d'un chapeau noir, mère et filles vêtues d'une longue jupe, tous avaient un air solennel. À la fenêtre de leur cuisine pendaient des rideaux de dentelle blanche. Je me figurais ce que ces gens apercevaient quand ils me voyaient arpenter la rue. Une gigantesque table sur roulettes, je me disais, et je passais à vitesse réduite devant chez eux. Qui sait si je n'avais pas sur le dos un petit tapis fait au crochet. Un petit tapis qui me grattait.

# 5

Étant donné que j'ai grandi loin des idées, loin même de la moindre religion (avec certes des principes en veux-tu en voilà, autrement dit des parents stricts, mais rien qui articule un tant soit peu les différents principes entre eux), dans une ville qui, si elle n'était pas forcément inintéressante, se révélait extrêmement peu *intéressée*, je ne dispose d'aucune langue maternelle dès lors qu'il s'agit d'attribuer une signification aux choses, ni d'un fil rouge que je pourrais tendre dans le monde qui m'entoure. En conséquence, chaque idéologie qui croise mon chemin présente des similitudes avec la météo : déterminante pour mes activités du jour (bonne raison, en général, de rester à la maison), mais annonçant des changements pour le lendemain. Je navigue entre le désir de fournir une contribution dynamique à la société et celui d'exclure complètement cette même société de mon existence. Ce qui m'amène à consentir quotidiennement un compromis avec moi-même, en particulier en lisant nombre de choses sur la société. Seule, à mon bureau, je fouine les sites, les uns après les autres, regarde sur YouTube des documentaires les uns après les autres, visite des forums WikiLeaks les uns après les autres et partage sur Facebook des photos de la tête de Donald Trump, qui ressemble à du filet de poulet cru.

Mes recherches de fin d'études figurent dans deux bases de données en ligne. Lorsque je me connecte, je constate que personne, au cours du dernier mois, n'a consulté mon travail (mes propres visites n'entrent pas en compte dans les statistiques). Cela fait des semaines que mon directeur de mémoire ne m'a pas donné le moindre signe de vie. Si j'entends tracer ma voie dans ma discipline, il va

me falloir acquérir de nouvelles expériences, établir de nouveaux contacts. Entre-temps, la moitié des étudiants de ma promotion ont accepté un emploi chez Shell.

J'admire la façon dont Robin parvient à porter ses ambitions à la connaissance du monde entier : comme s'il était acquis qu'elle sera l'une des chercheuses de pointe dans son domaine d'ici quatre ans environ. Sans compter qu'elle siège dans différentes commissions et divers comités d'action, activités qu'elle délègue le plus simplement du monde.

## 6

Au cours de l'une de mes randonnées sur Internet, je tombe sur une offre de stage de trois mois au sein d'un institut qui fait des recherches sur le changement climatique dans les Alpes. Le projet concerne la suppression d'un barrage dans le nord de l'Italie, près de la Suisse. Ancien, l'ouvrage fournit trop peu d'énergie compte tenu des coûts d'entretien qu'il nécessite. Qui plus est, les barrages ôtent le courant des rivières, ce qui entraîne un réchauffement de l'eau et une détérioration de sa qualité. Ils bloquent sédiments et nutriments, contrarient la migration des poissons. Les saumons se reproduisent naturellement là où ils sont nés, ce qui se traduit chaque année par un spectacle impressionnant, des milliers de migrateurs qui, lors de la période d'accouplement, gambillent sur les pentes des montagnes... jusqu'au moment où ils percutent un barrage. Pourtant, nous considérons les barrages comme une source d'énergie respectueuse de la nature. Mais peut-on encore parler de nature dès lors qu'il est question d'une influence humaine ? Je lis qu'on a essayé de maintenir à niveau le nombre de saumons dans la rivière en y lâchant des saumons d'élevage, après quoi le saumon naturel a disparu de la région au bout de trois ans.

Ces derniers temps, je m'irrite de plus en plus du caractère prévisible de mon quotidien. Ma ville, ma rue, mon appart : ils ne se caractérisent plus que par le seul fait qu'ils ne sont aucun des autres endroits du monde. Bien que je n'aime pas voyager, je décide de postuler le poste en Italie. Dès le lendemain, je reçois un courriel d'une femme qui se présente comme ma directrice de stage. Je peux commencer à la mi-août.

# 7

En matière de barrages, l'Italie est connue avant tout à cause des grandes catastrophes qui ont frappé le pays. Rupture du Gleno en 1923 : 365 morts. La digue du seuil Zerbino, 1935 : 111 morts. Val de Stava, 1985 : 268 morts. Catastrophe hors norme du barrage de Vajont en 1963 : plus de 2 000 morts. Sur les images filmées qui montrent le déferlement des mètres cubes et la rupture des barrages, l'eau ressemble en premier lieu à des nuages de poussière : d'énormes coulées de boue jaillissent dans toutes les directions comme si elles étaient légères comme l'air.

Les Alpes, les montagnes, le vert foncé des conifères au loin : depuis toujours, ils sont la toile de fond de mon univers mental chaotique hollandais ; chaque déception que suscite en moi la nature de mon pays provient de ce que je la compare inconsciemment à la nature autrichienne, allemande ou suisse. Je me souviens de l'exposé que j'ai fait au collègue, des illustrations que j'ai alors rassemblées à la bibliothèque représentant plantes et fleurs rares des Alpes avant de les montrer à mes camarades qui se balançaient sur leur chaise ; je ressens à nouveau la frustration que j'éprouvais, fin mai, année après année, quand mon père m'annonçait que nous irions en vacances dans telle ou telle région des... Pays-Bas. Ma fascination se portait surtout sur l'Allemagne et sur l'Autriche. J'aimais les contes de fées qui se déroulent dans les sombres forêts allemandes, la *gutbürgerliche Küche* qui se manifestait une fois par semaine sur notre table sous forme de *schnitzels*, ces escalopes pannées qu'on accompagnait de patates rissolées au beurre, puis, quelques années plus tard, en secondaire, la langue allemande. Le fait que les Alpes

s'étendent à l'Italie, je l'ai ignoré pendant longtemps, mais aujourd'hui, qu'il en soit ainsi, ça tombe plutôt bien.

Le journal de la fin de soirée revient sur un discours de la Première Ministre britannique. *I am always willing to compromise, just not on every issue*, dit-elle («Je suis toujours prête à faire des compromis, mais pas sur tous les sujets»). Les nouvelles ont un effet apaisant : pas de meilleur remède pour combattre la fièvre qu'une dose supplémentaire de fièvre. Je me tasse toujours plus, bras croisés sur la poitrine, mains plaquées sur les avant-bras. Sous la fenêtre ouverte, une voiture accélère, la pétarade remplit la pièce. Sur la page scientifique du site de la BBC, je lis qu'il est impossible de faire le moindre rêve si l'on dort moins de dix minutes. Je dors six minutes et rêve de Robin.

# 8

Dans la nuit du 9 octobre 1963, peu avant vingt-trois heures, un versant du mont Toc s'effondre. L'énorme bloc, estimé à deux cent soixante millions de mètres cubes, tombe dans le lac de retenue du Vajont qui contient cent vingt milliards de litres d'eau – ce n'est pas un hasard si on le considérerait comme l'un des plus grands d'Europe. L'avalanche de rochers et de terre provoque un énorme raz-de-marée qui franchit le barrage, lequel sert en l'occurrence de rempart. Le barrage résiste, mais l'eau se déverse dans la vallée à une vitesse fulgurante. Entre les parois de la montagne, la vague ne perd pour ainsi dire rien de sa puissance. Elle emporte arbres, pierres, animaux, puis, atteignant la zone habitée, les toits, les murs, les voitures et les gens.

Quand pareille quantité d'eau s'avance avec une telle force, elle déplace devant elle une énorme masse d'air. On raconte que l'air ainsi propulsé, la nuit en question, avait une force supérieure à l'effet de souffle d'Hiroshima. Il a soulevé et emporté les habitants des villages environnants avant même que l'eau ne les atteigne. Plusieurs d'entre eux ont atterri des centaines de mètres plus loin. On en a retrouvé certains, nus – le souffle avait arraché leurs vêtements. D'autres n'ont jamais été retrouvés.

# 9

Quand mes collections d'objets et mes images d'edelweiss me laissaient un peu de temps, il m'arrivait d'aider ma mère à la cuisine. Pendant que mes doigts d'enfant écosaient des fèves ou brossaient des pommes de terre et qu'elle-même accomplissait une tâche plus compliquée, nous passions notre journée en revue. En fond sonore, il y avait le poste de radio portatif de mon père, posé sur le rebord de la fenêtre ; jusqu'à l'heure du dîner, ce dernier s'enfermait dans son bureau. Une guerre se déroulait dans l'ex-Yougoslavie ; semaine après semaine, des journalistes faisaient des reportages sur les massacres et viols de masse. À un moment donné, ma mère a dit que l'homme était mauvais jusqu'à la moelle, puis elle a coupé une grosse carotte en deux.

Son assertion a fait grande impression sur moi : si chaque personne est mauvaise, et si moi j'entends être bonne, je n'ai d'autre choix que faire en sorte d'être le contraire d'une personne. Au cours de la période qui a suivi, je me suis consacrée à cette tâche principalement en m'exerçant à marcher sur les mains le plus longtemps possible. Dans le bac à sable de l'école, j'ai creusé, creusé un trou dans l'espoir d'apercevoir un bout de la Nouvelle-Zélande. Plus tard, à la veille du long tunnel de la puberté, j'ai pris les choses plus sérieusement en main, par exemple en parlant le moins possible des jours durant, alors même que je brûlais de proclamer mon opinion sur tout et n'importe quoi, ou en me contentant de répéter que tout me plaisait et que j'étais heureuse, alors même que le simple fait d'exister me plongeait dans la plus grande affliction – boutons sur la figure et autres désagréments de l'âge ingrat compris – ou pour le moins me rendait chroniquement

grincheuse. Au cours de mes derniers mois en primaire, j'ai même essayé, de temps à autre, de me faire passer pour un garçon. Au gymnase, je me changeais certes dans le vestiaire des filles, mais je marchais en roulant un peu les mécaniques ; la nuit, je dormais en calant entre mes cuisses une quéquette que j'avais pris la peine de modeler. Jusqu'au matin où j'ai retrouvé mon organe viril au pied du lit, en trois morceaux.

# 10

Dans l'une des plus anciennes histoires préservées par écrit, l'*Épopée d'Atrahasis*, le dieu Enlil ne trouve pas le sommeil, la nuit, car les gens sur terre font trop de bruit. Il leur inflige sécheresse et famine, espérant que la population, une fois réduite, sera moins tapageuse – en vain. Enlil est au désespoir. Pour mettre fin définitivement au boucan, il fait déborder l'Euphrate. Tout le monde meurt, sauf le héros Atrahasis et sa famille ; ils ont construit une arche et, avec quelques animaux à bord de ce bâtiment en osier, s'embarquent vers le futur – plus de mille ans plus tard, ils serviront de modèles à l'histoire de Noé et du Déluge. Dans l'Ancien Testament, Dieu punit les gens parce qu'ils sont mauvais, non parce qu'ils sont trop bruyants – même si l'on est en droit de se demander s'il existe en l'occurrence une différence.

« Bien qu'ils soient mauvais, les gens peuvent se montrer gentils », me dit Robin. Elle craint que l'intérêt ravivé que je montre pour la problématique climatique finisse par me rendre acrimonieuse. « Les gens se rendent visite lorsque l'un d'eux est malade, se montrent forts alors qu'ils sont tristes, passent pour des couillons pendant des jours en se trimballant une tache de dentifrice au dos de leur pull préféré. Quand ils veulent faire une surprise, ils offrent des pâtisseries. Or, ils ne se lassent pas de faire des surprises. Ça, ce ne sont pas des choses que font des créatures mauvaises. »